6e Année. — N° 3. 5 Février 1900.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Nous remercions ceux de nos abonnés qui ont bien voulu nous faire parvenir le montant de leur abonnement pour 1900.

Nous prions ceux qui ne l'ont point encore fait, de bien vouloir nous adresser leur mandat postal avant le 1er mars prochain. A cette date, nous remettrons nos quittances à la Poste, pour être présentées à domicile.

Souscription pour le Congrès de 1900.

Reçu de :

M. Max Monzon, à Paris	5 francs
M. M. G., id.	12 —
M. Louis Jobin, id.	6 —
Mme Louis Jobin, id.	6 —
M. Richaud, de Toulon.	1 —
M. Emile Neffe, au nom de la Société *Le Progrès Spirite de Courcelles* (Belgique)	12 —
Mme Prax-Yzard, de Sauvian (Hérault)	7 —
M. Sédille, à Paris	5 —
	54 francs
Listes précédentes . . .	188 fr. 60
Total à ce jour	242 fr. 60

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

Reçu de :

Mme Vve Henry, de Billancourt, en mémoire de son mari . .	10 francs
M. Léon Napoléon, de Carpentras.	2 —
Une abonnée de Turin (Italie) .	6 —
Un abonné de Péronne, « en souvenir de sa mère aimée ».	5 —
Mme Jobin, à Paris	6 —

Nous adressons à nos bons frères et sœurs en croyance nos plus vifs remerciements.

CRITIQUES DE SACRISTIE

M. Georges de Massue a publié, dans le *Peuple Français* du 14 novembre dernier, un article intitulé : CHEZ LES SPIRITES.

Nous découvrons cet article dans une liasse de documents expédiés de province au *Progrès Spirite*, et nous nous en voudrions de ne pas le faire connaître à nos lecteurs.

Ce prétentieux spécimen de la prose cléricale renferme assez de fiel et d'affirmations erronées pour nous enseigner comment on accommode la vérité dans le camp des obscurantistes.

*
* *

Tout de suite, nous pouvons apprécier la manière aimable de l'écrivain :

« Les spirites, *gens de joyeuse vie*, dit-il, sont depuis quelques jours d'une tristesse affligeante. M. Flammarion vient à peine de les quitter (1), et voici que le Rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*, M. Alban Dubet, *se retire de leurs cercles*, et donne nettement son avis sur la doctrine des docteurs ès tables tournantes. »

— Les spirites, gens de « joyeuse vie » ? C'est la première fois qu'on parle d'eux ainsi. Où et quand M. de Massue a-t-il pu se former cette opinion ? Serait-ce du temps où il se disait lui-même spirite ? Prêtait-il alors aux autres ce qu'il sentait de « joyeux » en lui ? On l'aurait cru, cependant, plutôt austère !...

— M. Alban Dubet « se retire de nos cercles » ?... Mais il n'en a jamais fait par-

(1) M. Camille Flammarion se défend d'avoir renoncé à aucune des convictions qui ont éclairé sa vie. Il a, d'ailleurs, publié dans la *Revue des Revues* un long article établissant de nombreux cas de manifestation dus à des Esprits *désincarnés*.

tie! Il était spiritualiste quelque peu voisin des spirites. La « *grâce* » l'a touché et il s'est éloigné davantage des spirites tout en restant spiritualiste. Nous n'avons rien à redire à cela. Si sa conscience est satisfaite, la nôtre peut l'être aussi. L'homme a le droit d'errer, quand il est de bonne foi. Mais nous devons à la vérité d'affirmer que M. Dubet n'a jamais compté parmi les spirites, ce qui était le cas de M. de Massue, au contraire; M. Dubet présidait, dans l'organisation du Congrès de 1900, la section des SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS. C'est assez dire qu'il était loin de pouvoir être pris pour un spirite militant. Comment M. de Massue s'y est-il trompé ?

Mais continuons nos citations :

« Par la plume de leur *polémiste autorisé*, les spirites répondent aujourd'hui, et voici quelques arguments par lesquels ils assomment M. Dubet afin de remettre sur pied la religion d'Allan Kardec : — « Eternels ennemis de la vérité (ce pluriel, Monsieur de Massue, ne visait certainement pas M. Dubet),— coup de Jarnac raté, — érudition un peu prétentieuse, — écrivain indigeste, de parti pris, plein de lui-même, — penseur fantaisiste, — spiritualiste bizarre, etc. Tout ceci prouve évidemment que M. Alban Dubet a tort et que les spirites ont raison. »

Toutes ces expressions, que cite M. de Massue, ayant résonné à notre oreille comme autant de mots connus, nous nous sommes mis à relire nos propres articles en réponse aux critiques de MM. Dubet et Max Théon (numéros du *Progrès Spirite* des 5 et 20 novembre et du 5 décembre 1899) et nous avons retrouvé sous notre plume toutes ces épithètes, peu élogieuses, nous en convenons, décochées non à M. Alban Dubet, mais à M. Max Théon. Pourquoi M. de Massue a-t-il substitué celui-là à celui-ci? Parce que M. Théon est un occultiste avéré qu'il voudrait laisser dans l'ombre, tandis que M. de Massue voudrait laisser croire que M. Dubet, lui, était un véritable spirite, brûlant aujourd'hui ce qu'il avait adoré hier. De cette façon, surtout après la *fugue* (?) de M. Camille Flammarion, on peut prétendre que la lutte est ouverte entre les spirites eux-mêmes, que la discorde règne dans leur camp, etc., et l'on réjouit ainsi les descendants des inquisiteurs. Mais, comme procédé de polémique, c'est peut-être un peu excessif.

Autre chose. M. de Massue feint de considérer les épithètes dont nous nous sommes servi — disséminées tout au long de nos articles et qu'il enfile, lui, à la suite l'une de l'autre, comme les proverbes de Sancho Pança, — il feint de considérer ces épithètes comme les seuls arguments que nous avons pu présenter pour combattre notre adversaire d'alors. Or, on n'a qu'à relire nos articles cités plus haut et l'on se convaincra, je l'espère, qu'ils produisaient bel et bien des *arguments*, auxquels notre contradicteur d'aujourd'hui se garde de faire allusion, de peur, sans doute, d'être obligé d'y répondre.

Quant à « remettre sur pied la religion d'Allan Kardec », puisque c'est ainsi que M. de Massue appelle l'admirable enseignement philosophique du Maître, il faudrait d'abord qu'il en pût établir l'inanité. Je ne crois pas qu'il se hasarde jamais à l'essayer. Dans tous les cas, nous l'attendons à l'œuvre. Et, en l'attendant, nous nous permettons de lui rappeler, puisqu'il paraît l'avoir oublié, que, depuis plus de quarante ans, cet enseignement a fait le tour du monde, consolé partout des affligés, rendu la foi à ceux qui l'avaient perdue, mais une foi basée sur la raison, et que rien ensuite n'a pu détruire. L'enseignement d'Allan Kardec est entré profondément dans le cœur et dans la conscience de tous ces hommes sincères qui, en dehors des dogmes imposés, cherchent la vérité sans alliage, ont le sentiment vrai de la justice divine et les données les plus rationnelles sur l'Au-delà.

*
* *

M. de Massue n'est pas plus heureux quand il croit pouvoir s'attaquer à notre éminent conférencier, M. Léon Denis.

« La théorie que présente M. Alban Dubet, dit-il (*pardon! c'est M. Max Théon qu'il aurait fallu dire*), est celle-là même que je soutins en 1897, dans la salle de la rue Cadet (*chez des francs-maçons, quelle hardiesse!*), contre M. Léon Denis.

« M. Dubet dit aujourd'hui que le spiritisme est l'erreur la plus colossale du siècle et revendique pour LE CORPS (*eh! non, c'est M. Théon qui la revendique!*) « L'ESPÉRANCE D'UNE RÉSURRECTION GLORIEUSE. » Je disais alors que le Spiritisme avait sa place parmi les *erreurs les plus grossières* du siècle. »

Nous étions présent à la conférence de M. Léon Denis à laquelle vous faites allusion, Monsieur; nous avons entendu les observations courtoises que vous avez présentées, et n'avons nullement gardé le souvenir d'une réponse aussi peu convenable de votre part, réponse qui eût été immédiatement réprimée, d'ailleurs, si vous n'aviez pas craint de la produire. En revanche, vous avez pu constater vous-même combien le succès du conférencier spirite fut écrasant pour ses adversaires.

M. de Massue ajoute :

« Je défendais le principe de l'unité du corps humain, je concluais à la *certitude* de la RÉSURRECTION DU CORPS. M. Léon Denis me répondit que c'était là du cléricalisme, évoqua le spectre de l'enfer, et termina en assurant son auditoire qu'il croirait au christianisme le jour où il rencontrerait un *capucin* prêchant au peuple avec une croix de bois dans la main ! »

Cette citation n'est pas exacte; voici les paroles que M. Léon Denis prononça à cette occasion, telles que nous les avons nous-même recueillies :

« Lorsque je verrai les *princes de l'Eglise* renoncer à la pompe et au faste et, vêtus de bure, la croix de bois à la main, aller prêcher l'Evangile au peuple, comme le faisaient les premiers apôtres, je croirai au *renouveau* du christianisme ! »

Des « princes de l'Eglise », M. de Massue fait un « capucin ». Il cherche ainsi à escamoter la belle pensée humanitaire de M. Léon Denis; il cherche à la ridiculiser parce qu'il l'a trop vue resplendir. Ce procédé dépeint un état d'âme sur lequel nous n'insisterons pas (1).

Nous rencontrons, dans l'article de M. de Massue, quelques aménités dans le genre de celle-ci :

« Les spirites sont des névrosés qui s'imaginent trouver la vérité dans le délire de l'hallucination. »

Comment, s'il en est ainsi, M. de Massue a-t-il guéri sa propre névrose, au temps, déjà lointain, où il se disait lui-même spirite? Il y a là, nous le supposons, un miracle opéré par l'Eglise, sur lequel nous aimerions être éclairé.

Nous étudierons, dans un second et dernier article, la doctrine de la *résurrection du corps matériel*, que M. de Massue oppose à la *réincarnation*, comme on peut opposer l'ombre à la lumière. Nous n'aurons pas de peine à démontrer que le Spiritisme — honni, menacé, attaqué par cet écrivain — ne s'en porte pas plus mal, qu'il peut résister aux attaques des cléricaux comme à celles des matérialistes, et, qu'en somme, il se préoccupe fort peu de certains coups de... Massue, qui ne font pas oublier ceux d'Hercule.

(*A suivre.*) A. LAURENT DE FAGET.

(1) M. Léon Denis veut bien nous informer qu'il adressa à ce sujet à M. de Massue, aux bureaux du *Peuple Français*, une rectification qui ne fut jamais publiée. Le contraire nous eût étonné. Certains adversaires du Spiritisme veulent bien nous critiquer, nous combattre — nous injurier au besoin — mais dès qu'on se retourne contre eux, ils se dérobent. C'est là leur manière. Il faut en prendre notre parti.

ESPRITS HEUREUX

LA COMTESSE PAULA

(*Suite*).

Évoquée, douze ans après sa mort, par un de ses parents initié au Spiritisme, elle a donné la communication suivante en réponse à diverses questions qui lui étaient adressées :

« Vous avez raison, mon ami, de penser que je suis heureuse; je le suis, en effet, au delà de tout ce qu'on peut exprimer, et pourtant je suis encore loin du dernier échelon. J'étais cependant parmi les heureux de la terre, car je ne me rappelle pas avoir éprouvé de chagrin réel. Jeunesse, santé, fortune, hommages, j'avais tout ce qui constitue la félicité parmi vous; mais qu'est-ce que ce bonheur auprès de celui que l'on goûte ici? Que sont vos fêtes les plus splendides, où s'étalent les plus riches parures, auprès de ces assemblées d'Esprits resplendissant d'un éclat que votre vue ne pourrait supporter, et qui est l'apanage de la pureté? Que sont vos palais et vos salons dorés auprès des demeures aériennes, des vastes champs de l'espace, diaprés de couleurs qui feraient pâlir l'arc-en-ciel? Que sont vos promenades à pas comptés dans vos parcs, auprès des courses à travers l'immensité, plus rapides que l'éclair ? Que sont vos horizons bornés et nuageux auprès du spectacle grandiose des mondes se mouvant dans l'univers sans bornes sous la puissante main du Très-Haut? Que vos concerts les plus mélodieux sont tristes et criards auprès de cette suave harmonie qui fait vibrer les fluides de l'éther et toutes les fibres de l'âme? Que vos plus grandes joies sont tristes et insipides auprès de l'ineffable sensation de bonheur qui pénètre incessamment tout notre être comme un effluve bienfaisant, sans mélange d'aucune inquiétude, d'aucune appréhension, d'aucune souffrance? Ici tout respire l'amour, la confiance, la sincérité; partout des cœurs aimants, partout des amis, nulle part des envieux et des jaloux. Tel est le monde où je suis, mon ami, et où vous arriverez infailliblement en suivant la voie droite.

« Cependant on se lasserait bientôt d'un bonheur uniforme; ne croyez pas que le nôtre soit exempt de péripéties; ce n'est ni un concert perpétuel, ni une fête sans fin, ni une béate contemplation pendant l'éternité; non, c'est le mouvement, la vie, l'activité. Les occupations, quoique exemptes de fatigues, y apportent une incessante va-

riété d'aspects et d'émotions par les mille incidents dont elles sont parsemées. Chacun a sa mission à remplir, ses protégés à assister, des amis de la terre à visiter, des rouages de la nature à diriger, des âmes souffrantes à consoler; on va, on vient, non d'une rue à l'autre, mais d'un monde à l'autre; on s'assemble, on se sépare pour se rejoindre ensuite; on se réunit sur un point, on se communique ce que l'on a fait, on se félicite des succès obtenus; on se concerte, on s'assiste réciproquement dans les cas difficiles; enfin, je vous assure que nul n'a le temps de s'ennuyer une seconde.

« En ce moment, la terre est notre grand sujet de préoccupation. Que de mouvement parmi les Esprits! quelles nombreuses cohortes y affluent pour concourir à sa transformation! On dirait une nuée de travailleurs occupés à défricher une forêt, sous la conduite de chefs expérimentés; les uns abattent les vieux arbres avec la cognée, arrachent les profondes racines; les autres déblayant, ceux-ci labourant et ensemençant, ceux-là édifiant la nouvelle cité sur les ruines vermoulues du vieux monde. Pendant ce temps, les chefs s'assemblent, tiennent conseil et envoient des messagers donner des ordres dans toutes les directions. La terre doit être régénérée dans un temps donné; il faut que les desseins de la Providence s'accomplissent; c'est pourquoi chacun est à l'œuvre. Ne croyez pas que je sois simple spectatrice de ce grand travail; j'aurais honte de rester inactive quand tout le monde s'occupe; une importante mission m'est confiée, et je m'efforce de la remplir de mon mieux.

« Ce n'est pas sans luttes que je suis arrivée au rang que j'occupe dans la vie spirituelle; croyez bien que ma dernière existence, quelque méritante qu'elle vous paraisse, n'eût pas suffi pour cela. Pendant plusieurs existences, j'ai passé par les épreuves du travail et de la misère que j'avais volontairement choisies pour fortifier et épurer mon âme; j'ai eu le bonheur d'en sortir victorieuse, mais il en restait une à subir, la plus périlleuse de toutes : celle de la fortune et du bien-être matériel, *d'un bien-être sans mélange d'amertume*; là était le danger. Avant de la tenter, j'ai voulu me sentir assez forte pour ne pas succomber. Dieu m'a tenu compte de mes bonnes intentions et m'a fait la grâce de me soutenir. Beaucoup d'autres Esprits, séduits par les apparences, se hâtent de la choisir; trop faibles, hélas! pour affronter le péril, les séductions triomphent de leur inexpérience.

« Travailleurs, j'ai été dans vos rangs; moi, la noble dame, comme vous j'ai gagné mon pain à la sueur de mon front; j'ai enduré des privations, j'ai souffert des intempéries, et c'est ce qui a développé les forces viriles de mon âme; sans cela j'aurais probablement échoué dans ma dernière épreuve, ce qui m'eût rejetée bien loin en arrière. Comme moi, vous aurez aussi à votre tour l'épreuve de la fortune, mais ne vous hâtez pas de la demander trop tôt; et vous qui êtes riches, ayez toujours présent à la pensée que la vraie fortune, la fortune impérissable, n'est pas sur la terre, et comprenez à quel prix vous pouvez mériter les bienfaits du Tout-Puissant.

« Paula, sur la terre, comtesse de ***. »

(*Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme*, par Allan Kardec, pages 256 à 260.)

LES JUIFS ET LE NÉGOCE [1]

La recrudescence de l'antisémitisme à notre époque a des causes qu'il est intéressant de rechercher.

Est-ce par haine religieuse?

Pas plus dans les temps anciens que dans les temps modernes, je ne crois découvrir le véritable motif de l'antisémitisme dans un zèle religieux. La religion en a sans doute été le prétexte apparent, l'enveloppe merveilleuse et traîtresse, le masque bien ajusté, mais nullement les raisons sincères.

Ses causes résident plutôt :

1° Dans les richesses des Juifs : fortunes sans cesse reconstruites, parce que sans cesse confisquées par les chrétiens. Richesses dues à l'esprit d'économie, de réflexions utilitaires, à l'endurance de caractère, à l'acuité du sens intellectuel et même du sens moral, qu'ont créés, chez les Israélites, les persécutions auxquelles les divers peuples : Assyriens, Romains et, depuis l'ère chrétienne, Européens, les ont soumis : toutes qualités difficiles à acquérir, mais dont les fruits sont pleins de profits.

Du reste, beaucoup d'individus puissants, maints jouisseurs émérites finirent, — aveuglés par l'envie, — par ne considérer que les profits. Ils jugèrent ces profits scandaleux,

(1) Cet article, dû à la plume expérimentée de Mme L. d'Ervieux, l'auteur estimé des *Renaissances de l'âme*, vient de paraître dans la *Paix Universelle* des 16-31 janvier. Vu son grand développement, nous n'en pourrons reproduire que les passages les plus saillants. Mais nous sommes persuadés — quelle que soit l'opinion de nos lecteurs sur ce sujet — qu'ils apprécieront comme nous l'érudition et la finesse d'analyse qui distinguent Mme L. d'Ervieux, dont l'argumentation, cependant, ne nous paraît pas toujours impeccable.

illicites, parce qu'ils ne les possédaient pas; puis ils oublièrent ou feignirent d'oublier le labeur et l'énergie qui en furent la source première.

2° Dans la liberté de penser, assurée aux Juifs par leur religion sans dogmes : liberté abhorrée de tous les despotes politiques, cléricaux, sociaux.

Je ne m'occuperai pas, dans cette courte étude, de la liberté de penser, accordée aux Juifs par leurs prêtres, je développerai seulement la question de leurs richesses financières.

Et, tout d'abord :

On entend partout parler de l'esprit mercantile du juif. Or, si le juif possède cet esprit, il y a quelque chance pour que la gloire de ce développement, chez lui, en revienne aux chrétiens. Les chrétiens lui ont refusé les satisfactions du pouvoir et des honneurs; ils lui ont laissé seulement les jouissances d'une fortune monnayée que, très souvent, ils ne laissaient construire à grand'peine, qu'afin de s'en emparer en une fois.

Les Juifs n'étaient pas, à l'origine, un peuple marchand. Bien au contraire : ils étaient une tribu de pasteurs et de savants.

Abraham, quittant la Chaldée, emportait, avec lui, les connaissances astronomiques de son pays et emmenait sa simple famille et ses serviteurs. Pasteur il avait été sur les bords de l'Euphrate; pasteur il resta non loin des rives du Jourdain. Ses querelles avec son neveu ne sont pas des différends de marchands ou industriels : ce sont des querelles d'emboucheurs : les prairies les plus belles.

Même après le séjour des Hébreux en Egypte, les mœurs ancestrales se sont conservées. Moïse, cet initié du Temple, ce docteur en sciences égyptiennes, ce Juif roi et pontife, se prépare à son rôle politique en gardant les troupeaux de son beau-père Jéthro. Son peuple ne va pas explorer à un point de vue commercial le pays à conquérir; des espions y sont envoyés pour se rendre compte de la richesse agricole. Voyez plutôt le retour de ces voyageurs : ils rapportent une grappe colossale et vantent la fertilité du sol. Donc, avec l'aide de Jéhovah, on s'emparera de cette terre promise.

Les premiers chefs des Juifs, leurs juges, sont des agriculteurs : généraux durant la lutte, ils sont pris aux champs pour la guerre et rendus aux champs après la guerre.

Lorsque les Hébreux exigent un roi, leur premier roi est ainsi désigné, par Dieu, au choix de Samuel : « On reconnaîtra mon élu en un jeune homme qui te demandera les ânesses de son père. »

Encore un agriculteur, un charroyeur des produits du sol.

Et leur second roi, David? Un berger, un poète lyrique et élégiaque.

Quant au fils de David, c'est un artiste. Mais s'il conçoit l'idée d'un édifice capable d'immortaliser à jamais son nom, il en fait dresser le plan par les plus habiles architectes du dehors, et diriger les travaux par des ouvriers, — des contremaîtres, ainsi que nous les appelons aujourd'hui, — pris en terre étrangère, à Tyr, à Sidon. Preuve que les Israélites ne sont pas encore de bons artisans.

En poursuivant les traces historiques des Juifs jusqu'à leur dispersion, lors de la destruction du temple de Jérusalem par l'empereur Titus, rien ne nous permet de croire et d'imaginer qu'ils se soient livrés au négoce pendant leurs deux captivités de Ninive et de Babylone, ni qu'ils aient jamais été considérés une nation de trafiquants par aucun de leurs voisins.

Les marchands de l'antiquité sont : les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Gaulois de la Méditerranée (colonie phénicienne ou autant dire grecque).

. . . .

Les Juifs, définitivement vaincus, sans sol, sans patrie, se répandirent aussi bien en Orient qu'en Occident. Sans doute cette dispersion obéit à une loi logique, dont les effets étaient voulus par l'évolution des races....

Ils n'emportaient nulle richesse, excepté leur conception idéale de la Divinité, base unique d'une religion n'imposant aucune limite à la pensée, tout en inculquant, chez eux, une horreur naturelle du sang versé, de la cruauté envers les animaux : ce dont on peut se convaincre par la lecture des lois complètes de Moïse; tout en leur mettant au cœur un violent amour de la justice et de l'humanité : ce dont on peut être assuré en lisant leurs prophètes, sans oublier surtout celui qui synthétisa toute l'essence de leur doctrine et de leurs aspirations : Jésus de Nazareth.

Les voilà donc, ces Juifs, au sud de l'Asie, au nord de l'Afrique : Juifs orientaux; aux quatre coins de l'Europe : Juifs occidentaux. Tous sont pauvres et chargés de famille, que vont-ils devenir?

L'Europe, aux premières heures de leur exode, est partout en guerre, soumise ou révoltée contre l'empire; puis, l'Europe est envahie par les barbares; puis elle est sous le joug de la féodalité. Tout porte à penser

que les Juifs dispersés, soit par horreur du sang, soit *inconsciemment* pour fortifier leur âme afin d'accomplir la haute mission civilisatrice à eux confiée, eurent le courage de supporter la persécution religieuse, qui laissa intacte leur foi, et les persécutions césariennes ou autres qui ne les enrôlèrent pas dans les guerres de l'empire, dans les invasions barbares, ni, plus tard, dans les luttes entre barbares; car, si les Juifs se fussent convertis ou enrôlés, nous eussions trouvé quelques-uns d'entre eux possesseurs de fiefs; les fiefs étant, au moyen âge, la récompense du maître à qui l'avait bien servi à la guerre.

Au lieu de posséder des domaines, les Juifs sont déjà persécutés sous Robert le Pieux, sans attendre le règne de Philippe IV le Bel, qui leur fait rendre gorge; ni les bûchers de ces inquisiteurs qui confisquent leurs biens; ni le tsar qui les obligea, de nos jours, à émigrer au Liban (1) ou à la République Argentine, si accueillante, heureusement, aux parias et aux exilés.

(*A suivre.*) L. d'Ervieux.

(1) Les Juifs chassés, il y a quelques années, de la Russie allèrent en majeure partie — sous la direction d'un Français, M. D..., et par les soins et l'argent de M. Edmond de Rothschild — fonder une colonie agricole au Liban.

Rien n'est plus touchant que d'entendre les récits de notre compatriote, M. D..., au sujet des efforts de ces pauvres bannis : hommes, femmes et enfants. Ils agonisaient de faim, de fatigues, et ne perdaient point courage.

Le sol de Syrie — non cultivé depuis des siècles — était aussi dur que le roc, il résistait aux pics. M. D... revint en hâte à Paris; il envoya en Palestine des machines à vapeur, avec l'aide desquelles se fit le premier travail de désagrégation. Alors seulement les outils usuellement employés purent commencer leur service. La terre, bien préparée par les labeurs actifs des exilés juifs — terre, en son naturel, très fertile en principes nutritifs — ne tarda pas à accorder d'abondantes récoltes. Les vignes produisirent des raisins incomparables, et les plantes aromatiques, des parfums exquis, vendus aux colonies sous le nom de : « Parfums du Liban. » Déjà, plusieurs de ces villages si nouveaux équilibrent leur budget.

Et l'on va répétant : « Les Juifs ne sont pas des agriculteurs. »

CONFÉRENCES SPIRITES

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que M. Léon Denis vient de faire une tournée de conférences qui n'a pas duré moins de deux mois et qui a embrassé toute la Belgique et une partie de la France.

Les journaux de Charleroi et de Liège nous avaient renseignés sur le succès de notre conférencier partout où, en Belgique, il a fait entendre la parole de raison, de concorde et d'espoir. Les journaux français font aussi de lui un grand éloge. A Orléans, à Bordeaux, à Toulouse, comme à Marseille, M. Léon Denis a semé dans les âmes des vérités utiles qui germeront et fructifieront, nous en avons le ferme espoir. Disons cependant qu'à Bordeaux et à Marseille, la contradiction a été vive et prolongée. A la Bourse du Travail de Marseille, les anarchistes se sont rués sur l'orateur, — oralement, s'entend! — mais, finalement, notre cause a triomphé partout, grâce à l'énergie et à la compétence du conférencier, grâce aussi à l'excellence des doctrines qu'il expose avec éloquence.

M. Gabriel Delanne a donné aussi, avec succès, plusieurs conférences sur le Spiritisme, tant en Belgique qu'en France. A Bordeaux, il a eu à braver les mêmes orages que M. Léon Denis, mais, partout, nos conférenciers ont entraîné la grande masse du public, qui les a couverts de ses applaudissements. Enregistrons ces succès avec confiance. L'heure est venue où le Spiritisme doit, peu à peu, ébranler l'incrédulité humaine, toucher le cœur et éclairer la raison de l'humanité.

La Rédaction.

ECHOS ET NOUVELLES

Groupe spirite de Serrito (Brésil).

Nous recevons de nos frères en croyance du Brésil une aimable lettre nous informant que le groupe de Serrito (fondé en 1889 à Curityba) s'est reconstitué à la date du 1er octobre 1899.

Ce groupe important se propose l'étude et la propagation de la doctrine spirite, il possède une bibliothèque à la disposition de tous ses membres, et nous sommes convaincus qu'il rendra de très réels services au Spiritisme.

Nos frères du Brésil sont, généralement, de fidèles kardécistes remplis de dévouement pour notre cause. Nous n'avons pas besoin de leur dire : Bon courage! Mais nous leur souhaitons de tout cœur un plein succès.

Phénomènes.

Mme Hardinge-Britten, écrivain spiritualiste très connue en Angleterre, cite une expérience décisive de Robert Hare, professeur à l'Université de Pensylvanie, qui a été sou-

vent racontée, mais qu'elle rappelle comme la tenant du savant professeur lui-même. Le professeur Hare expérimentait, ainsi que tant d'autres, dans l'unique but de dévoiler ce qu'il avait décidé *à priori* n'être qu'une farce abominable. Après des recherches poursuivies pendant de longs mois, il en vint à conclure que les phénomènes révélaient l'existence d'une force inconnue jusqu'alors et que les renseignements transmis émanaient tous de l'intelligence, autrement dit de la transmission de pensée; c'est ce qui, de nos jours, a été présenté comme une découverte nouvelle, à laquelle on a donné le nom de télépathie.

Pour déjouer cette force, le professeur inventa une sorte de *cadran frappeur* dont les mouvements étaient influencés par des médiums à effets physiques, tandis qu'une aiguille, actionnée par le pouvoir médianimique, indiquait les lettres sur l'alphabet placé du côté de la table opposé au médium, de manière qu'il lui fût absolument impossible de diriger l'aiguille et qu'il ne pût ni voir ni connaître les communications dictées. Le cadran était alors influencé par le pouvoir du médium, mais sans que celui-ci pût contrôler le mot épelé, et en mettant aussi les assistants dans l'impossibilité de diriger la force qui faisait mouvoir le cadran.

C'est pendant une série d'expériences faites par ce moyen qu'un Esprit qui se donnait pour le premier-né du professeur — enfant décédé à l'âge de deux ans — venait constamment se communiquer.

Quoique, évidemment, il ne fût plus un enfant à l'état d'Esprit, il se désignait régulièrement sous le nom de *petit Tarley*, prétendait prononcer Tarley au lieu de Charley, pour donner, par cette désignation enfantine, une preuve de son identité.

Un jour que le cadran faisait bravement sa besogne sous la main d'un puissant médium et que *petit Tarley* s'était annoncé :

« Eh bien! *petit Tarley*, lui dit le professeur, si c'est vraiment toi qui es là, puisque tu sembles en savoir si long, dis-moi ce que j'ai dans un paquet qui est dans la poche de mon paletot!

— Tu as là, père, dans un morceau de papier jaune fané — épela l'Esprit — un bout de voile en dentelle jaune encore plus fanée qui a été enlevé de dessus ma figure lorsque j'étais couché dans mon petit cercueil.

— Petit Tarley, répondit le professeur d'un ton moqueur, je vois que tu n'es guère savant, car je n'ai rien de semblable dans ma poche. » Puis, se tournant vers les quelques personnes qui formaient le cercle, il leur dit gravement : « Voyez, mes amis, ce que sont les prétendues communications des Esprits, lorsqu'il n'y a pas de cerveau dans lequel ils puissent lire. C'est un petit soulier que j'ai dans ma poche; je l'ai enlevé, avant qu'on fermât la bière, d'un pied de mon enfant mort, et je l'ai conservé soigneusement dans un tiroir pendant un quart de siècle en mémoire de mon premier-né, avec ses petits jouets et d'autres souvenirs de mon cher disparu; avouez maintenant que cet Esprit se moque de nous. »

En disant ces mots, il sort de son paletot un paquet et déplie l'un après l'autre un certain nombre de vieux morceaux de papier jaune; il arrive enfin au dernier qui contenait... un voile de dentelle jaune; sur l'enveloppe, la mère défunte avait écrit qu'il avait été enlevé de dessus le visage de son petit décédé...

Le professeur avait fait erreur, mais l'Esprit ne s'était pas trompé.

THÉCLA.

AVERTISSEMENT PAR RÊVE.

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 25 janvier 1900.

Cher Monsieur et F. E. C.,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance le fait suivant que j'apprends de source sûre.

Il n'y a pas encore un mois que M. X..., mourait à son domicile, rue Domrémy, à Paris. Il avait été trouvé mourant par son épouse et son fils dans un jardin lui appartenant, mais éloigné de leur domicile. Il était minuit environ à ce moment-là.

Le jour même où il fut trouvé dans cet état, sa femme, croyant qu'il s'était attardé chez le marchand de vin du voisinage, soupa seule et, se trouvant fatiguée, se coucha, s'endormit et rêva que son mari s'était pendu dans le dit jardin. L'émotion la réveilla et, constatant que son mari n'était pas encore rentré, elle courut avertir leur fils, habitant rue du Château-des-Rentiers, que sûrement il était arrivé un malheur à son père. Elle fit part de son rêve à son fils, parvint à lui faire partager sa conviction et à l'entraîner avec elle à la recherche de son mari.

Peut-être le fils ne croyait-il pas à l'avertissement donné par rêve à sa mère, mais il était inquiet, sachant qu'à cette heure le marchand de vin chez qui allait son père avait fermé sa boutique, et il se rendit avec sa mère au jardin en question.

Il fallut, pour y entrer, réveiller des voi-

sins, car la mère et le fils n'avaient pas la clef de ce jardin qui, de plus, est clos de murs. Heureusement, les voisins avaient une clef qui pouvait l'ouvrir. Ils la prêtèrent d'assez mauvaise grâce et on arriva devant le jardin.

La femme, en approchant, s'écria : « J'entends mon mari qui râle! » Mais elle était seule à entendre. On ouvre ; et on trouve le malheureux étendu à terre, sans connaissance et absolument gelé. On le rapporte à son domicile, où, malgré les soins les plus actifs et les plus assidus, il expira quarante-huit heures après.

Certainement le rêve indiquait un suicide qui n'avait pas eu lieu, mais les êtres invisibles qui veillent sur nous n'avaient-ils pas voulu impressionner fortement le cerveau et le cœur de l'épouse, afin qu'elle se mît aussitôt à la recherche de son mari? Et, d'ailleurs, ne lui avait-on pas signalé deux choses exactes : le danger de mort que courait son mari et le lieu où elle devait le retrouver?

Il y a donc là, assurément, un avertissement par rêve que j'ai cru intéressant de vous communiquer.

Veuillez agréer, etc.

Ch. Philippe.

L'ESPRIT ET LE CŒUR DES BÊTES

Les spirites savent que les animaux sont nos frères cadets et que la loi divine immuable de l'évolution progressive en fait des candidats à l'humanité. Tout ce qui démontre la réalité de leur intelligence et de leurs sentiments affectifs ne peut donc qu'être agréable à nos lecteurs.

Nous détachons les deux récits suivants d'une série d'anecdotes publiées dans le numéro 12 (janvier 1900) de l'intéressante revue : *L'Ami des Bêtes*.

*
* *

Un jeune éléphant avait reçu une blessure assez grave à la tête et la douleur était si forte que l'on ne pouvait lui donner les soins nécessités par son état.

L'animal affolé se précipitait sur quiconque tentait de l'approcher. Le cornac eut alors une ingénieuse idée. Il parvint à faire comprendre à la mère éléphant ce qu'il attendait d'elle dans la circonstance. Celle-ci saisit alors son rejeton, le maintint à terre avec vigueur malgré sa résistance, pendant que le chirurgien pansait la plaie. Cette séance se renouvela à plusieurs reprises jusqu'à la guérison complète du jeune éléphant.

(*L'Evénement*.)

Fidélité d'un chien aveugle.

Il y a quelque temps, Mme Webster, 35, rue Boissy-d'Anglas, vint me dire qu'elle possédait un vieux chien qu'elle aimait beaucoup, mais qui, devenu aveugle, ne cessait, depuis lors, d'aboyer dès qu'il se trouvait seul au logis. Elle allait être obligée de s'en séparer, car les voisins se plaignaient, et le propriétaire menaçait de lui donner congé. Cette dame, ayant les plus sérieuses raisons pour ne pas déménager, songea à mettre son chien en pension chez de braves gens, où elle pourrait continuer à le voir. Je lui conseillai de le conduire au Refuge de Mme d'Herpent, ce qu'elle fit dès le lendemain. Elle s'en retourna tristement, mais toutefois rassurée sur le sort de son vieux compagnon, qui devait recevoir de bons soins au domicile même de Mme d'Herpent.

Ce malheureux chien, à peine fut-il séparé de sa maîtresse, manifesta les signes de la plus grande douleur ; dès le lendemain, il parvint à escalader une barrière et il s'enfuit.

On juge du chagrin de Mme Webster, lorsqu'on lui apprit la fuite de son chien. Qu'allait devenir son pauvre compagnon vieux et aveugle? Quelles brutalités, quel martyre n'allait-il pas souffrir avant de trouver une mort libératrice? Mme Webster se mit en campagne, se rendit chaque jour à la fourrière, alla chez les marchands de chiens, battit en tous sens le pavé de Paris, mais sans aucun résultat. Elle avait perdu tout espoir de le retrouver, lorsqu'un soir, *trois semaines plus tard*, elle le trouva à sa porte tout gémissant et hurlant de joie... Que de pas avait dû faire ce vieux chien aveugle à travers les rues de Paris avant de retrouver son logis!...

L'esprit et le cœur restent confondus... J'ajoute bien vite que Mme Webster est bien résolue à ne jamais plus se séparer de son chien ; une nouvelle séparation n'aurait plus d'ailleurs aucune raison d'être, l'admirable bête ayant, depuis son retour au logis, complètement cessé d'aboyer. Il refuse aussi de se laisser mettre son collier dès qu'on veut le sortir.

A. N.

Le Gérant : A. Boyer.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.